

EN FLANANT

# André GIDE

## revient de l'U. R. S. S.

MAIS livre ne fut plus attendu que ce petit opuscule, dédié à la mémoire d'Eugène Dabit, dont les lettres déplorent la fin prématurée. Amis et ennemis l'attendaient avec curiosité ou malveillance. On allait enfin avoir l'avis d'André Gide sur ce monde en gésine qu'est l'U. R. S. S., ce monde sur lequel personne n'est parfaitement documenté, que certains attaquent avec une véhémence imbécille, et que d'autres défendent avec une passion puérile.

Depuis la parution de *Retour d'U. R. S. S.* il ne se passe guère de jour où je n'entende, sur un mode railleur, quelque phrase de ce genre :

« Eh bien ! qu'en pensez-vous ? Votre grand homme tourne bride ! André Gide vient à droite ! Qu'est-ce qu'il assène aux bolcheviks ! »

J'en passe et des meilleurs, car évidemment, ces bien-intentionnés font dire à l'auteur des choses qu'il n'a point dites, transforment en reproches amers de simples remarques, montent en épingle les griefs les plus minces. En fait, dénaturent la pensée d'un homme honnête doublé d'un écrivain sincère.

Et ces gens qui, il y a un mois — c'est un comble — refusaient à Gide la moindre audience, le trouvaient « fade » voire même « ennuyeux » ajoutent maintenant avec un petit clignement d'yeux satisfait :

— Quel bel artiste ! Comme il écrit bien !

J'ai lu avec toute l'attention que mérite le moindre ouvrage de Gide, le *Retour d'U. R. S. S.* et, malgré toute l'admiration que j'ai pour lui, j'affirme, sans vouloir empiéter sur le domaine de Paul Blanchard, que ce livre qui n'est pas, à proprement parler, de la littérature pure, ne saurait ajouter ni retrancher quoi que ce soit à la gloire littéraire de son auteur.

Car, tout de même, attention ! Gide ne commence pas avec le *Retour d'U. R. S. S.* ! Les nourritures terrestres, La symphonie pastorale, Si le grain ne meurt et, surtout, La porte étroite, ce livre admirable, sont autant de chefs-d'œuvre qui, au point de vue littéraire, ont une autre importance.

Juger Gide écrivain sur ces 125 pages, équivalait à juger Jules Romain sur sa dissertation de baccalauréat ou Chopin musicien sur son idéal politique.

Ainsi donc, obnubilés par la partisanerie, des lecteurs, qui ignoraient Gide systématiquement, en font un demi-dieu depuis le *Retour d'U. R. S. S.* C'est admirable et cela donne une haute idée de l'esprit de ces messieurs. Il y a de quoi désespérer à jamais de l'intelligence humaine, pour peu que les admirateurs de l'écrivain changent eux aussi d'avis, dans l'autre sens.

Avec ce petit livre, Gide, au contraire, ne doit qu'attirer l'estime de tous ceux qui jugent sainement. Car il est sincère et la sincérité est la qualité primordiale pour

un écrivain, comme lui chef de file de toute une génération.

Ecoutez-le : « ... mon esprit est ainsi fait que son plus de sévérité s'adresse à ceux que je voudrais pouvoir approuver toujours. C'est témoigner mal son amour, que le borner à la louange et je pense rendre le plus grand service à l'U. R. S. S. même et à la cause que, pour nous, elle représente, en parlant sans feinte et sans ménagements.

« C'est en raison même de mon admiration pour l'U. R. S. S. et pour les prodiges accomplis par elle, que vont s'élever mes critiques ; en raison aussi de ce que nous attendons d'elle encore ; en raison surtout de ce qu'elle nous permettait d'espérer. »

La question est tranchée : qui bene amat, bene castigat. Je ne vois là-dedans aucune raison de croire que Gide se détourne de la Russie nouvelle. Ne reconnait-il pas d'ailleurs plus loin : « Car ceci reste acquis, il n'y a plus, en U. R. S. S., l'exploitation d'un grand nombre pour le profit de quelques-uns. »

Quelques critiques de détail sur la mauvaise qualité des produits et sur le manque de goût et j'en arrive au point crucial : l'absence de libre critique sur le territoire de l'Union, l'impossibilité pour un écrivain de penser en dehors des indications de la Pravda, ce qui, évidemment, réduit au silence tout effort non-conformiste.

Je trouve que Gide a parfaitement raison de déplorer cet état de choses (je ne suis pas allé en Russie mais je sens qu'il dit vrai) et de crier casse-tou.

Il me paraît toutefois évident que le régime n'a pas encore suffisamment de passé pour permettre la libre critique. *Primum vivere, deinde philosophari.*

Oui, d'abord que chacun puisse vivre. C'est la condition essentielle qui, avec le développement simultané de la culture, doit conduire l'U. R. S. S. à la liberté dans la dignité.

Rien d'anormal à ce qu'André Gide signale tout ce qu'il y a de dictatoriallement fasciste en U. R. S. S., car le développement de l'esprit d'acceptation ferait échouer l'expérience magnifique, cette expérience sur laquelle tant d'êtres, par le monde, ont les yeux tournés.

« N'oubliez pas, s'écriait Gide aux étudiants de Moscou, n'oubliez pas que nos regards, au fond de l'Occident, restent fixés sur vous, pleins d'amour, d'attente et de magnifique espoir. »

Le *Retour d'U. R. S. S.* ne constitue pas autre chose que l'avertissement d'un esprit noble et désintéressé.

Pierre Louis-Picard.

P. S. — Une coquille a dénaturé la fin de mon article de la semaine dernière. « L'homme qui est lui-même un petit univers trouve plus naturellement sa vraie place dans un MICROCOSME que... etc.

C'est évidemment MACROCOSME qu'il faut lire.